
Paysages de vie des retraités du désert d'Arizona ou la fabrique d'une communauté en marge

Entretien avec David Frati réalisé le 11 mars 2025 par Sophie Didier
(transcrit avec noScribe v. 0.5)

Landscapes of retired life in the Arizona desert or the making of a community on the margins. Interview with David Frati conducted on 11th March 2025 by Sophie Didier (transcribed with noScribe v. 0.5)

David Frati et Sophie Didier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/echogeo/28712>

DOI : 10.4000/140ds

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Référence électronique

David Frati et Sophie Didier, « Paysages de vie des retraités du désert d'Arizona ou la fabrique d'une communauté en marge », *EchoGéo* [En ligne], 71 | 2025, mis en ligne le 31 mars 2025, consulté le 10 décembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/28712> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/140ds>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Paysages de vie des retraités du désert d'Arizona ou la fabrique d'une communauté en marge

Entretien avec David Frati réalisé le 11 mars 2025 par Sophie Didier
(transcrit avec noScribe v. 0.5)

Landscapes of retired life in the Arizona desert or the making of a community on the margins. Interview with David Frati conducted on 11th March 2025 by Sophie Didier (transcribed with noScribe v. 0.5)

David Frati et Sophie Didier

RÉFÉRENCE

David FRATI

Les réfractaires du désert. Rejet du travail et appropriation de l'espace dans le désert d'Arizona 2024. Nanterre, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 242 p.

- ¹ L'ouvrage de David Frati nous fait vivre l'univers singulier du désert de La Posa en Arizona, en périphérie de Quartzsite, où vieux et moins vieux réfractaires au travail s'installent d'octobre à avril moyennant un loyer modique versé au Bureau of Land Management¹. Via une ethnographie serrée sur quatre hivers passés à La Posa, David Frati a pu mener l'enquête auprès de 80 de ces résidents temporaires de La Posa, dont une quarantaine a fait l'objet d'entretiens plus approfondis. L'enquête propose des résultats qui sont loin des clichés entretenus sur les snowbirds et la belle vie du troisième âge en camping-car. L'entrée par la sociologie du don et par des méthodes ethnographiques est indissociable d'une analyse des modes d'habiter de ses sujets, depuis les enfilades de RV Parks² à Quartzite au bord de l'autoroute jusqu'aux emplacements de La Posa matérialisés par les moquettes en plastique imitation pelouse, au bout de la piste et à droite après les poubelles.... Vivre en camping-car dans le désert, vivre sous la tente ou en cabane, arriver en voiture ou à vélo, tout cela produit des paysages de vie singuliers pour ces

snowbirds fauchés venus du Midwest, du Canada ou de la Nouvelle-Angleterre, et chassés des villes où ils ne peuvent plus se permettre financièrement de vivre. Le volume même de ces migrations et de ces regroupements dans le désert interpelle...

- 2 *Le cœur de l'ouvrage tient à l'interprétation par David Frati du départ à La Posa comme d'une volonté de ces hommes et de ces femmes, pour la plupart membres des classes populaires blanches, de faire sécession d'un système de vie étatsunien pensé par et pour la consommation, jusque dans la vieillesse et ses temps non travaillés : d'autres modèles, ceux des Active Retirement Communities³, fonctionnent d'ailleurs dans les discours des résidents de La Posa comme en opposition au leur. Le renoncement au travail (dont on verra qu'il n'est pas pratiqué exactement dans les mêmes termes pour tous et surtout pour toutes) et à la maison en dur qui va avec ouvre un espace de liberté pour ces hommes et ces femmes abimés par la vie et leur condition sociale, mais de liberté toute relative. La négociation de l'arrivée et de l'installation dans le camp, l'apprentissage des règles autour notamment du don et de l'échange, mais aussi la tolérance ou l'intolérance vis-à-vis de certains interdits (drogue notamment) se lisent dans l'enchaînement des activités quotidiennes qui rythment les pages de l'ouvrage : prendre le petit-déjeuner chez Suzee, sortir en ATV⁴ en groupe, et grand moment du livre, chanter au karaoké de Donnie et Patty, les piliers du camp... Tout cela participe du petit théâtre de La Posa que David Frati nous révèle grâce à une ethnographie embarquée au plus près de ses sujets, complétée par une série de portraits photographiques qui incarnent de manière bienvenue cette structuration sociale particulière.*
- 3 *Pour les lecteurs géographes, l'ouvrage de David Frati intéressera pour son analyse de la fabrique d'une communauté en marge qui s'invente les normes d'un habiter collectif alternatif, dans les creux du territoire étatsunien, tout autant qu'elle subit la dureté de cette condition marginale, en démêlant ici, dans le Sud-Ouest des États-Unis, les imbrications entre marge spatiale et marge sociale.*

Sophie Didier (SD). Je voulais commencer avec une question qui a trait aux manières de faire du terrain dans ton travail. Tu as passé quatre hivers à La Posa pour ton enquête, en aller-retours avec Nanterre où ta thèse était basée. Au cœur de ton ouvrage, il y a quelque chose de très important, c'est le fameux don initial de l'espace dont bénéficient les résidents de La Posa, et dont tu as aussi bénéficié. Du coup, je voulais en savoir un petit peu plus sur la manière dont toi tu as négocié ta place. Comment aussi as-tu quitté ces résidents pour revenir tous les hivers ? Est-ce que tu as échangé des messages, ou est-ce que tu revenais sans être annoncé ? Comment es-tu entré et comment t'es-tu malgré la distance, maintenu dans le terrain, car finalement, ça nous dit aussi des choses sur l'éloignement par rapport aux enquêtés et aux terrains lointains...

David Frati (DF). L'entrée sur mon terrain, elle s'est passée exactement de la manière dont je l'ai décrite dans le livre, à savoir, les premières pages du livre, ce n'est pas un roman, c'est véritablement ce qui s'est passé. C'est-à-dire que je prends mon camping-car, je traverse un petit wash⁵, je passe devant des toilettes, je passe devant un camp et je ne comprends pas très bien ce que c'est, je passe devant d'autres toilettes, je prends à droite, et là, il y a deux personnes qui sont en train de boire des bières assises sur leur fauteuil de camping et qui me disent « Ah, enfin, te voilà, on t'attendait ». Ils m'avaient vu roder avec mon camping-car de location dans le désert la veille, et ils se demandaient « Mais c'est qui ce zozo avec un camping-car de location ? » Parce qu'il faut savoir que les camping-cars de location, il n'y a qu'une seule marque, c'est Cruise America, c'est écrit en gros sur les flancs du camping-car, et donc j'étais évidemment repéré. Ils se sont demandé pendant toute la soirée qui j'étais, et finalement, j'ai réapparu le lendemain. Et si je ne dis pas grand-chose sur

mon entrée et sur mon acceptation dans le groupe, c'est parce que ça a été aussi simple que ça.

Alors, on pourrait imaginer que c'était un peu difficile pour le jeune homme que j'étais (c'était quand même il y a presque 10 ans maintenant). A l'époque, je n'avais pas 30 ans, eux, ils en avaient bien 60 révolus. Mais j'ai été extrêmement bien accepté par ces personnes âgées en tant que jeune : ils étaient très contents de voir qu'un jeune pouvait s'intégrer parmi eux et s'amuser avec eux. Donc moi, je travaillais, je faisais mon ethnographie, mais n'empêche que j'y prenais beaucoup de plaisir et que je me suis fait des amis. Je faisais du golf avec eux de bon cœur, je faisais de l'ATV avec eux de bon cœur, et ils appréciaient énormément qu'un jeune leur envoie une image de personnes qui savaient s'amuser, tout simplement.

Après, au vu de l'importance aux États-Unis de la question raciale et de la manière dont elle détermine l'organisation de l'espace, dans le cas de mon acceptation par le groupe, cette question ne s'est clairement pas posée. Tous me disaient qu'ils n'étaient pas racistes, tous me disaient que si un Noir se présentait à La Posa, ils seraient ravis de le rencontrer. Mais n'empêche qu'ils étaient tous entre Blancs, et qu'ils ne s'en rendaient pas compte. Au bout de trois ans, je leur ai demandé, « Bon, il est où le Noir en camping-car ? Il est où le Latino en camping-car ? ». Et tous me disaient, « Ah bah oui, tiens, c'est vrai, il n'y a pas de Noir, il n'y a pas de Latino ». Je ne sais pas si mon entrée aurait été aussi facile si j'avais été Noir.

SD. Et tu avais payé le loyer au BLM (Bureau of Land Management), via l'hôte de camp ?

DF. Honnêtement, pas à chaque fois (rires). Pour le premier terrain, j'habitais dans un camping en ville, dans le centre de Quartzite, et je venais en vélo, ce n'était pas très pratique. La deuxième fois, j'étais avec mon camping-car, mais je n'étais pas resté longtemps. Et on m'avait dit « Non, mais gare toi avec moi, passe la nuit ici. Si on vient t'embêter, je dirais que tu n'étais là que pour la nuit ». Il y a eu vraiment beaucoup d'accueil, beaucoup de gentillesse, une gentillesse surprenante pour moi sur le coup, mais finalement pas si surprenante quand tu fais l'analyse et quand tu vois cette histoire de don initial et d'accueil des nouveaux. Et après, oui, j'ai fini par payer le loyer !

L'autre point important que tu soulevais dans ta précédente question concerne les moments où je n'étais pas à La Posa. La Posa, c'est ce que j'appelle un terrain exotique. Tu y es, ou tu n'y es pas. Et quand il te faut te poser des questions, quand il faut que tu te mettes dans Marcel Mauss, tu n'es pas tenté de retourner sur le terrain en permanence. Et ça, je trouve ça très confortable. Alors ça coûte de l'argent, il faut prendre l'avion, il faut louer des voitures, mais en même temps, je trouve ça beaucoup plus confortable. Et j'ai toujours été en contact avec eux, et je suis toujours en contact avec eux par Facebook. Parce qu'il ne faut pas croire, ces retraités qui vivent prétendument loin de tout et de tout le monde, en fait pas du tout, ils sont tout à fait intégrés, ils sont sur Facebook. Je suis leurs péripéties sur Facebook, et puis j'ai envoyé mon livre à certains d'entre eux. On est toujours en contact.

SD. Parmi tes portraits de résidents, il y a celui de Donnie, et Donnie comme figure m'a beaucoup rappelé les capitaines de quartier dans les quartiers précaires où ce n'est pas du tout le chaos, où tu as toujours quelqu'un qui régule l'arrivée des gens, et qui réfléchit au placement, etc. Tu montres que Donnie endossait ce rôle, qu'il portait des signes extérieurs de chefferie, en étant au centre de l'attention, en faisant que même sa localisation dans le camp est un incontournable pour quiconque veut s'installer, en organisant bien sûr le

fameux karaoké du jeudi soir, etc. Comment se faisait le contrôle ? Est-ce que lui venait visiter les nouveaux à un moment donné ? Ou fallait-il aller le visiter ? Est-ce qu'il y avait ces passages obligés pour être reconnu ?

DF. Pour faire lien avec ta question précédente, effectivement, j'ai été vraiment intégré dans le groupe, mais dans le groupe dans son ensemble, c'est-à-dire à peu près 50-60 personnes. Or je n'y ai été vraiment intégré que dès lors que j'ai été reconnu par Donnie comme membre à part entière du groupe, parce que j'ai pris le micro et que j'ai chanté au karaoké. Chose que je n'avais jamais fait de ma vie ! J'étais très timide pour parler en public. Il a fallu que je sois extrêmement ivre à un moment pour que je décide de prendre le micro. Mais voilà, tu vois, pour moi, c'était la scène d'ensorcellement. Le moment où je me suis fait ensorceler par mon terrain, c'était le moment où j'étais suffisamment ivre pour aller chanter (rires).

Donnie a une position de chef qui est tout à fait particulière, mais qui est très courante dans ce qu'on appelle les économies de dons. Il n'est pas forcément le chef parce qu'il a un pouvoir très reconnu. Il n'est pas le chef parce qu'il y a un cadre juridique derrière qui le désigne comme chef. Il est chef parce que c'est celui qui donne le plus. Et il est chef tant qu'il donne. Ce qui est intéressant avec Donnie, c'est qu'il donne la possibilité de donner. C'est ça qui est très important. Il offre le karaoké comme un moment qu'il offre à ses amis. Il y a les enceintes, il y a le *dance floor* qu'il a fabriqué, il prend la responsabilité d'organiser le tour de chant, etc. Mais une fois que ce cadre-là est posé, les gens peuvent se donner entre eux. C'est ça qui est reconnu chez Donnie. C'est ça qui est valorisé chez Donnie. Et on aime Donnie pour cette possibilité de donner qu'il offre. Ça lui donne tout un tas de pouvoir, mais il est quand même relativement limité, ce pouvoir. J'ai observé qu'il ne prenait en fait que des décisions sur des choses qui étaient déjà réclamées par les gens. Et finalement, Donnie endossait une décision dans la sphère publique. Il l'officialisait... Goffman⁶ ici dirait « sur la scène ». Mais en fait, tout était déjà réclamé et décidé en coulisses. Je prends l'exemple de l'éviction de Guppy, un autre membre du groupe qui a tendance à voler les autres et qui rompt les attentes collectives. Et on lui pardonne, on lui pardonne, jusqu'au jour où il s'attaque à une amie proche de Donnie. Et là, Donnie fait un esclandre et le met dehors. Et tout d'un coup, les discours se transforment et tout le monde dit « Oui, mais en fait, Guppy le méritait bien ». Voilà, c'est ça, ce rôle de chef de camp.

Illustration 1 - Début de soirée au karaoké hebdomadaire de Donnie.



Auteur : David Frati, février 2018.

Et alors, effectivement, ce n'est pas le chaos, il y a un contrôle des nouveaux arrivants, qu'on peut lire à partir de Maurice Halbwachs et de Martina Löw⁷. Je parle pour ma part d'un cadastre virtuel. Il y a à La Posa un document qui répartit le régime de "propriété" de l'espace, sauf que ce document, il n'existe pas physiquement, il n'est pas à la mairie, il n'est pas au commissariat. Ce document, il existe dans l'esprit des gens. Et tout le monde sait qui habite où, qui souhaite habiter où, et qui souhaite revenir où. Du coup, il y a une réserve de l'espace. Les gens réservent l'espace pour les autres. Et si, d'aventure, quelqu'un arrive un peu tard dans la saison, on dit aux nouveaux arrivants qui s'installeraient sur la place de John ou de Gary, « Attention, c'est John qui habite ici. Tu peux rester, il n'y a pas de problème. Mais John, on sait qu'il vient dans deux semaines. Donc, dans deux semaines, il faut que tu sois parti ». Et ça, généralement, c'est accepté. Et il y a eu très peu de cas, très peu d'histoires de personnes qui disent avoir eu des mésaventures sur ce point-là.

SD. À partir de cette question du don d'espace, tu parles à un moment donné de la « fiction sincère de l'échange désintéressé » régnant dans le camp. Cette fiction s'articule dans les discours de tes enquêtés au rejet de la consommation qui a provoqué le départ. Pour comprendre cette structuration, tu as fait appel à plusieurs méthodes, et notamment à celle de l'ethnocomptabilité, et j'aurais bien aimé que tu reviennes un peu sur cette méthode qui, pour les géographes notamment, n'est peut-être pas encore bien connue. J'aurais voulu que tu nous expliques un peu comment tu la mobilises, et finalement comment elle t'a paru pertinente à un moment donné pour ta démonstration. Dans un régime de vérité qui est compliqué à La Posa, entre le fantasme de la communauté idéale et la réalité de ce qui se passe sur le terrain, comment, finalement, l'ethnocomptabilité t'a-t-elle permis de mettre à plat les choses ?

DF. Alors, la méthode ethnocomptable, c'est quelque chose qui circulait un peu dans mes circuits, mais plutôt du côté des sociologues. C'est une méthode extrêmement lourde. Quand tu lis l'ouvrage *Une famille andalouse* d'Alain Cottureau, qui est la

première ethnocomptabilité, le dispositif est très, très lourd et c'est très impressionnant⁸. Donc, moi, je m'y suis lancé, mais de manière un peu inconsciente. J'étais venu au départ pour la vie en camping-car, c'était l'habitat et l'habiter en camping-car qui m'intéressaient. J'étais architecte à l'époque, même si je ne me revendique plus architecte aujourd'hui. Donc, quoi de mieux que Quartzsite pour aller étudier des gens qui habitent en camping-car ! Et finalement, le camping-car, j'en ai fait très vite le tour, et puis je me suis rendu compte qu'il y avait des gens dedans, et je me suis rendu compte que les gens se donnaient beaucoup. Et au début, j'ai compris qu'ils me donnaient parce que j'étais l'étranger, parce qu'il fallait bien recevoir l'étranger. Et à un moment, je n'étais plus l'étranger, mais ils continuaient à me donner beaucoup et à se donner entre eux. C'est en fait un choc entre deux théories sociales majeures, celle du don et celle de la valeur, celle de Mauss et celle de Marx, et j'ai eu beaucoup de difficulté à les faire tenir ensemble bien sûr, parce qu'ils n'ont ni la même vision de la société, ni la même vision de l'histoire. Et la méthode ethnocomptable est venue s'insérer entre les deux. C'est-à-dire, qu'à un moment, en ethnocomptabilité, il s'agit de compter des choses qui n'ont pas de valeur. J'avais un problème pour objectiver ces dons, je voulais m'intéresser vraiment à ce qui se donne. Est-ce qu'ils se donnent beaucoup, en fait ? Est-ce que c'est important, cette histoire de don ? Ou est-ce que c'est moi qui imagine ? J'avais besoin de l'objectiver, et l'ethnocomptabilité m'a permis deux choses : elle m'a permis d'objectiver matériellement la quantité de dons qui circulaient. Mais surtout, elle m'a permis d'objectiver ce que les gens mettaient derrière les dons.

La méthode ethnocomptable, c'est une invitation à l'enquête, pour savoir ce à quoi tiennent les gens. Il s'agit de découvrir ce à quoi ils tiennent et comment ils y tiennent, et quels sont les indices qui nous montrent qu'ils y tiennent. Après, une fois que c'est dit, il faut s'accrocher. Il faut rester dix jours avec une personne, la suivre du matin au soir, ne se coucher qu'une fois qu'elle-même s'est couchée, se lever avant qu'elle se lève, et faire le relevé exhaustif de tout ce qu'elle fait. Alain Cottureau utilise une analogie pour parler de l'ethnocomptabilité. Il parle des biologistes qui vont prendre par exemple un mètre cube de terre, pour voir tout ce qui se passe dedans et comprendre l'intégralité de ce qu'il y a et la relation des choses en présence. Nous, les ethnocomptables, nous faisons pareil. On prend une semaine et on regarde de manière intégrale ce qui se passe dans une semaine de la vie de quelqu'un. C'est là qu'on peut revenir à ce que tu disais sur la réalité sur le terrain versus l'utopie de la vie alternative. Il y a en fait deux manières de faire de l'ethnographie : soit tu t'assoies à un karaoké et tu observes ce qui se passe à un karaoké, tu chantes toi-même, tu manges la nourriture qui est sur le buffet, tu vois ce qui se passe lors d'un rituel, le karaoké. Mais il y a une autre manière de faire de l'ethnographie, en suivant quelqu'un pendant une semaine pour savoir ce qu'elle a préparé pour mettre sur le buffet du karaoké. Et là, tu as deux approches radicalement différentes, parce que tu te rends compte qu'au rituel du karaoké, il y a toujours à manger pour tout le monde, il y a pléthore de nourriture. C'est d'ailleurs excellent, c'est très bien cuisiné, et tout le monde passe un bon moment. Et quand tu commences à suivre les personnes avec la méthode ethnocomptable, finalement tu te rends compte que les gens passent énormément de temps à travailler et qu'il y a une structure sociale qui fait, dans ce groupe-là, que ce sont les femmes qui travaillent pour pouvoir servir les hommes. Les femmes, non seulement elles travaillent dans le sens féministe du *care*, tu peux en effet dire qu'une femme qui va aller faire des

courses pour un homme, c'est un travail qui n'est pas reconnu comme tel. Et c'est vrai évidemment. Mais il y a encore un degré en plus, c'est que ces femmes-là, pour pouvoir payer les marchandises qu'elles vont acheter pour ramener dans le désert pour les transformer en don, elles ont besoin de travailler à Quartzsite. Et donc elles font du babysitting, elles travaillent dans des boutiques, à des jobs qu'elles n'aiment pas beaucoup, parce qu'elles touchent des pensions de retraite assez basses, et elles me disent « Moi, il me manque 200 dollars par mois pour vivre ». Et en fait quand tu regardes bien, ce sont les 200 dollars d'alcool qu'elles donnent à leurs voisins masculins. Et du coup, elles travaillent pour pouvoir offrir cette nourriture-là. Et donc là, si tu reviens à Mauss et à Marx, c'est intéressant parce que Mauss va te permettre de comprendre un peu la circulation des dons, de voir la seconde vie des marchandises. On achète un objet, la valeur s'éteint, comme dit Marx, et ça devient un objet qui circule sans valeur. Donc Mauss permet d'explorer tout ça, mais en fait si tu reviens à Marx, si tu t'intéresses au don du point de vue de la production, tu vas plutôt poser la question de savoir ce que ça coûte de produire un don. Et la production, ça peut être tout simplement d'aller acheter une bouteille de vin à l'épicerie. Eh bien là, tu te rends compte que l'utopie de la vie alternative et la fiction sincère de l'échange désintéressé prennent une tout autre allure. Et il faut bien avoir en tête que les hommes qui se font servir à La Posa, ils n'ont pas du tout conscience de tout ça. Ils m'ont expliqué que Suzee, par exemple, qui est l'un des personnages principaux de l'enquête, qu'elle adore être en voiture, qu'elle adore aller en ville, qu'elle va toujours par monts et par vaux, et qu'elle ne tient pas en place... Il faut prendre au sérieux cette remarque-là, et puis il faut regarder, qu'est-ce que c'est une journée dans la vie de Suzee ? En fait, Suzee passe son temps à travailler pour les autres.

SD. Ta seconde entrée méthodologique par la photographie participe de la série de portraits très vifs, ce sont des photos très animées que tu nous proposes et qui structurent aussi l'ouvrage. On y voit des gens qui s'esclaffent, qui sont en train de faire des choses, on les voit en grandes discussions... Ce sont aussi des portraits pris dans le cadre de vie immédiat, la pelouse artificielle, l'auvent de la tente, le petit mesquite qui fait un peu d'ombre... Mais pour photographier le désert en tant que tel ou l'intégralité de La Posa Nord, en prise plus large, c'est plus difficile et du coup, tu es monté dans un avion pour faire ces photos-là. Et alors là, j'ai pensé au problème de prise de vue dont m'avait parlé Jean-Louis Tissier pour les films qu'ils avaient réalisés avec Philippe Pinchemel et Pierre Sanson sur la transformation des paysages, à la fin des années 70, au moment où la vidéo commençait à se généraliser⁹. Ils avaient saisi au début le paysage à la façon classique, et quand ils ont commencé à parler de la périurbanisation des années 70, ils n'y arrivaient plus, l'échelle ne le permettait plus et donc, ils ont été obligés de monter dans un avion. Il y a plusieurs choses qui sont révélées par les photographies vues d'avion dans ton livre. C'est d'une part la discrétion du camp, la dispersion qui permet aussi l'intimité, c'est aussi la platitude du *wash* et l'étalement des camps individuels qui semblent effectivement impossibles à photographier ensemble depuis le camp lui-même. Et le seul moyen d'y arriver, c'est de monter dans un avion. Est-ce que tu peux du coup revenir sur ton usage de la photographie ? Est-ce que ça participe d'une méthode d'observation, en fait ? Ou est-ce que c'est une exposition de résultats ?

DF. Je tiens ça de mon père, l'image. Il y a toujours eu des appareils photos et des caméras chez nous. Finalement, travailler appareil photo en main, c'était quelque chose que je connaissais, avec quoi j'ai été socialisé. Je suis en train de te dire la même chose que pour les gens qui vivent en camping-car, leurs parents généralement avaient des camping-cars ! Pour moi, aller sur le terrain avec un

appareil photo, c'était quelque chose d'assez normal. Je n'avais pas vraiment travaillé une épistémologie de la photographie d'un point de vue sociologique. Par contre, je baignais dans les grands reportages photographiques américains : Walker Evans bien sûr, Dorothea Lange aussi et ses photos des travailleurs migrants au moment de la Grande Dépression... Honnêtement, quand j'ai commencé à prendre des photos là-bas, je me suis dit que c'était une chance que je fasse des photos parce que je ne saurais pas décrire tout ça avec des mots. C'est très difficile de faire comprendre ce que c'est que 10 000 camping-cars habités par des vieux, dans un désert où il y a juste une autoroute qui passe en plein milieu d'une plaine désertique. Et moi, j'ai plutôt une approche de la photographie par l'activité des gens, donc au plus proche. Et aussi par des plans encore plus rapprochés, vraiment de la micro-photographie, de la micro-morphologie du désert, avec par exemple les petits cactus qu'ils appellent les *landmines*, les plus dangereux quand tu marches dessus...

Illustration 2 - Donnie retire des épines de sa chaussure après avoir marché sur un cactus « *landmine* »



Auteur : David Frati, décembre 2017.

Et plus je prenais de photos, plus je me rapprochais de mes enquêtés, parce qu'ils acceptaient l'appareil photo de plus en plus facilement.

Et finalement, les photographies aériennes, ce n'était pas du tout pour comprendre le paysage, même si ça m'a permis de le comprendre, c'était juste pour compter, parce que j'avais un problème pour compter les camping-cars. Et moi, j'avais une approche d'architecte encore à l'époque, et quand tu commences à travailler en architecte sur un bâtiment, tu fais un relevé du site. C'est quelque chose qu'on nous a appris à l'école. Donc je vais là-bas, je fais un relevé du site. Aussi parce que ce qui se disait à Quartzsite, c'est qu'il y avait un million de camping-cars dans le désert. Je vais donc voir le maire de la ville, il me dit, mais non, ce n'est pas un million, mais en même temps, je ne peux pas te dire combien... Qu'à cela ne tienne, je me dis que je vais faire le relevé, mais tu vois, un peu dans une approche journalistique ou de diagnostic en

fait, pour comprendre ce qu'il en est. Et puis la photographie, finalement, c'était plutôt un don, bien après la prise de vue elle-même, quand je revenais avec les tirages argentiques. J'adorais offrir des photos de mes enquêtés, parce que c'est quelque chose qu'ils n'avaient pas. Tout le monde a des photos sur son téléphone, mais des tirages de beaux portraits d'eux-mêmes, c'est quelque chose qu'ils aimaient bien avoir.

SD. Tu reprends beaucoup dans le fil de l'ouvrage la référence classique à Lefebvre, à la dialectique de la production de l'espace¹⁰, qui très utile pour comprendre cette tension entre fiction collective et expérience pratique du terrain. Mais tu montres aussi beaucoup les imbrications entre marge sociale et marge spatiale. De mon côté, j'ai beaucoup pensé à la lecture, notamment du dernier chapitre « Espaces de résistance à la pauvreté », à Alain Reynaud, et à ce qu'il a pu dire avec la dialectique centre-périphérie au début des années 80¹¹. On comprend bien que lui essayait de caractériser les rapports de domination d'un territoire sur un autre, et l'interdépendance entre les deux. Il n'était pas à l'échelle des individus bien sûr, mais en fait, en parlant des territoires, ça a fait écho pour moi à l'analyse que tu fais à partir de ta comptabilité sur La Posa, qui serait une périphérie dominée par Quartzsite ou une sorte de marge utile de Quartzsite, Quartzsite ayant besoin du réservoir de travail qui est disponible à La Posa, et La Posa ayant besoin, finalement, de la source d'une partie des revenus qui re-circulent ensuite à La Posa. Et tu le dis à un moment donné dans ton livre, on se demande finalement qu'est ce qui est la marge de quoi...

DF. La question spatiale est très, très importante. Les résidents de La Posa, ce sont des gens qui ne peuvent plus vivre en ville. C'est aussi bête que ça. Ce sont des gens qui ont perdu leur maison parce qu'ils ont fait le choix ou ont été contraints, notamment par la maladie, d'arrêter de travailler. On ne peut plus être en ville dès lors qu'on ne travaille plus et qu'on est un prolétaire. Faire des choix aussi radicaux dans sa vie, ça a des implications spatiales fortes. L'enjeu de la mobilité, la question d'embarquer dans un camping-car ou dans une voiture, ou même en vélo, c'est de réussir à se dégager de la question du coût de l'espace. Sauf qu'il faut bien aller quelque part et être quelque part, au sens des coordonnées géographiques. Je suis pour parler de La Posa comme marge, mais c'est quand même un territoire administré par une agence de l'État. On n'est pas dans le désert de *Breaking Bad* où il y a des gens qui fabriquent de la méthamphétamine parce que c'est un endroit où il n'y a personne¹². On n'est pas du tout là-dedans. Ce sont des gens qui vont dans un espace administré par l'État dans lequel on peut vivre à 180 dollars pour 7 mois. C'est quand même un endroit dans lequel on paye un loyer, même s'il est dérisoire. Je trouve que cette dimension spatiale est importante parce que ça nous dit quelque chose en miroir, en creux, sur les métropoles et les villes que ces réfractaires ont quittées. Il n'y a plus pour eux d'espaces publics dans le sens des trottoirs, des rues... Mais il y a des espaces qui sont publics et dans lesquels ces gens peuvent être. Finalement, le Bureau of Land Management, c'est un service public de l'espace, dont la fonction n'est pas d'offrir des transports, d'offrir l'internet, l'électricité ou n'importe quoi. C'est un service public qui offre de l'espace dans lequel les gens ont le droit d'être. Du coup, oui, La Posa, c'est une marge, mais finalement c'est une marge de quoi ? En fait, c'est tout le BLM qui est marginal : ils ont eu droit à un audit mené par leur Ministère de tutelle en 2015 qui leur dit : « Mais qu'est-ce que vous faites, vous le BLM ? Vous êtes en train d'offrir du logement en dehors des prix du marché, donc vous faites une concurrence déloyale au marché et l'État n'a pas pour fonction de faire une concurrence déloyale au marché privé. C'est pas possible, vous devez arrêter de faire ça. » Et finalement, le BLM résiste, et le fait quand même. Mais aujourd'hui, le BLM a déjà perdu 10% de ses effectifs depuis les coupes spectaculaires de Musk. La gestion des espaces de

protection de l'environnement, c'est la partie émergée et visible de l'iceberg du BLM, parce qu'il y a beaucoup de touristes qui les fréquentent. Mais le BLM gère aussi énormément d'espaces peu remarquables comme La Posa. Donc finalement, il n'y a pas juste les gens qui sont marginaux, il n'y a pas juste la forme du désert, pas juste La Posa qui est marginale vis-à-vis de Quartzsite. Il y a aussi vraiment l'administration publique, le rôle de l'État, qui est là aussi marginal.

SD. De fait, l'autre rôle des terres du BLM, c'est aussi de servir de ressource spatiale pour l'extractivisme le plus pur et le plus brutal. Et ainsi que le montre le parcours professionnel de la nouvelle directrice du BLM, Kathleen Sgamma, on voit bien que ça va aller dans ce sens-là, et non dans le sens de l'accueil des gens chassés des villes qui viennent s'installer là avec leur caravane... J'avais une autre question sur le rejet de la norme et du refus de suivre le parcours de vie tout tracé qui est proposé par la société états-unienne dans sa dimension la plus consumériste. Le cœur de ton ouvrage renvoie à cette idée-là, d'une communauté choisie en fait. Tu l'inscris dès le titre avec la référence à Jules Vallès¹³. Et c'est très frappant dans les témoignages de tes enquêtés, cette rupture d'avec la vie d'avant, comme acte fondateur et constamment évoqué, il y a l'avant, et il y a l'après. On est sur quelque chose de presque religieux, on se débarrasse de sa vie passée, même si on n'y arrive pas toujours, parce qu'il y a encore des enfants, il y a encore pour certains des maisons, etc. Finalement, qu'est-ce qui t'a fait privilégier cette variable-là, le refus de suivre le parcours tout tracé, comme clé d'interprétation, notamment par rapport à d'autres variables que tu évoques bien sûr et qui ont tout un poids dans la rupture d'avec la vie d'avant ? On voit bien que ce sont des combinaisons de facteurs, mais en fait, qu'est-ce qui te fait privilégier cette idée du rejet de la norme ?

DF. Ce sont des gens qui ont vécu des accidents biographiques parfois très spectaculaires et très très durs en effet et qui, de fil en aiguille, se retrouvent à vivre dans le désert à La Posa. Et finalement, ils sont absolument heureux de vivre dans le désert parce qu'ils s'y sont fait des amis sincères, que beaucoup de problèmes d'argent se sont réglés, qu'ils vivent dans de très beaux paysages, et finalement, après coup, une fois que moi, en tant qu'ethnographe, je les attrape à ce moment-là, c'est normal qu'ils me disent : « De toute façon, moi, je rejette la norme ». C'est que ça leur permet de justifier leur choix. Ils sont bien sûr sincères quand ils me disent : « Moi, je suis mieux ici, dans le désert à La Posa, plutôt que dans les embouteillages en Floride pour me rendre à un boulot que je n'aime pas ». Bien évidemment...

Après, il ne faut pas croire qu'ils rejettent toutes les normes, parce que, par exemple, la norme familiale, ça, s'ils avaient pu ne pas s'en passer, ils seraient restés des parents toute leur vie. Il y a des femmes qui m'ont raconté le déchirement qu'elles ont vécu quand leurs enfants sont partis à l'université ou ont déménagé. Il y a eu pour elles une perte totale du sens de la vie, un vide abyssal, et qui se matérialise par l'abandon du travail, mais parce qu'en fait, c'est un abandon total, un « À quoi bon... À quoi bon travailler pour m'acheter un canapé s'il n'y a plus d'enfants à mettre sur ce canapé ? » Ce sont vraiment des discours aussi simples que ça, et qui rencontrent aussi des parcours de vie. Mes enquêtés étaient quand même majoritairement des prolétaires : des routiers, des manutentionnaires, des testeurs de lait... Il y a même un enquêté qui a été technicien en air climatisé, il a travaillé là-dedans toute sa vie. Je lui dis « tu peux m'en parler ? », et il ne veut même pas en parler. C'est quelque chose qu'ils ont fait parce qu'il fallait le faire. Parce que dans la société américaine, de toute façon, tu te diriges vers ça sans trop te poser de questions. Et tu prends du sens au travail quand tu as des enfants, quand tu as un emprunt qui te force à travailler, mais quand tout ça saute, il n'y a plus aucune raison de travailler. Donc finalement, après, quand ils sont assis dans leurs fauteuils de camping autour du feu, avec une bière à la

main sous les étoiles, face à un ethnographe français, ils critiquent la norme de vie américaine, mais finalement, ce n'est pas tant une critique vis-à-vis de ceux qui sont restés qu'un regret vis-à-vis d'eux-mêmes, un « Ben si j'avais su, toute ma vie, j'aurais vécu dans le désert ». Ce ne sont pas des gens qui ont été sur la route toute leur vie et qui se retrouvent à Quartzsite. Ce sont des gens qui ont eu vraiment des carrières, des vies intégrées, qui ont payé leurs impôts... Mais du coup, ils re-scénarisent leur vie avec le "avant" et le "après" quand même, en y trouvant un régime de justification, *a posteriori*. Et cette justification se fait aussi grâce à la magie du collectif. C'est-à-dire que quand on est seul, on ne trouve pas forcément du sens à ce qu'on est en train de faire. On ne peut plus travailler parce qu'on est malade, on n'en peut plus. Il y a le camping-car qui se présente. On part sur la route, on se met à pleurer quand on est au volant du camping - car la première fois, ils me racontent tous cette histoire - ils sont tous en train de pleurer à ce moment-là. Et finalement, ils font des choses, mais ils ne savent pas forcément ce qu'ils font. Ils ne savent pas vraiment où ils vont. Et quand ils se retrouvent dans le désert et que ça fait un an, deux ans qu'ils viennent, et bien là, ils peuvent créer un régime de justification, mais un régime qui est collectif. Nous, tous ensemble, nous rejetons la norme. Nous, tous ensemble, nous sommes mieux autour du feu que dans les embouteillages en Floride.

SD. Tu montres des gens qui sont très actifs par certains côtés. Les sorties, les parties de golf, la collecte des pierres, la décoration des parties privatives. Pour les femmes aussi, la cuisine constante pour l'accueil des voisins, notamment au petit déjeuner. Les mobilités encore pour les poubelles, pour faire les courses, pour ceci, pour cela. Tu montres aussi beaucoup de moments passés assis en cercle près des caravanes à discuter, à boire des bières, des temps très longs, très étirés. Et en fait, ce n'est pas si différent que ça de la vie en *Active Retirement Community* ! Et est-ce que ce n'est pas aussi dans ce quotidien de la pratique, dans le comment on organise ses journées de loisir que tu arrives à tester cette idée d'une fiction de communauté alternative ? Tu montres que tes réfractaires rejettent le modèle de la *Gated Community* pour seniors, rejettent aussi le modèle du *RV park* parce qu'ils n'ont pas envie d'être entassés les uns sur les autres (ce qu'on retrouve dans la critique française du camping) : est-ce que d'une certaine manière, on retrouve dans ce quotidien de la pratique, finalement, des proximités sur ce qu'on fait avec ce troisième âge de la vie non travaillée ?

DF. Oui, et c'est là où je pense que c'est intéressant d'aborder la question par la socialisation. Tu peux aborder La Posa par l'espace, en disant que c'est une marge, mais si tu regardes par la socialisation, finalement, dans le désert, tout est hybridation. Ce n'est pas parce que les gens disent qu'ils sont en rupture, qu'ils ont tout jeté par la fenêtre, qu'ils sont partis en camping-car, qu'ils laissent leur socialisation en Floride ou à New York. Leur socialisation, ils l'amènent avec eux. Et quand on a vécu 30 ans dans un lotissement, avec de la pelouse devant sa maison, finalement, qu'est-ce qu'on fait quand on arrive dans le désert ? On fait ce qu'on sait faire, et on reproduit ce qu'on sait reproduire, et c'est normal. La quantité de pelouse en plastique vert déroulée devant les camping-cars, elle est gigantesque !

Illustration 3 - Hybridation de l'aménagement de l'espace



L'aménagement de l'espace est le résultat d'une hybridation entre les dispositions incorporées (la vie en pavillon des *suburbs*) et le nouveau contexte de vie (le désert de La Posa).

Auteur : David Frati, janvier 2016.

Tu as des choses originales, parce qu'en fait, effectivement, tu es dans un contexte tout à fait original, si tu prends ça d'un point de vue de ce que propose Bernard Lahire¹⁴, il faut faire des choses particulières au désert, il faut vivre avec l'énergie solaire, ce qu'on ne faisait pas forcément avant, il faut gérer ses déchets humains, ce qu'on ne faisait pas forcément avant, etc. Et en même temps, tu as des socialisations, des habitudes, qui ont été formées pendant 50, 60 ans avant ça. Donc on reproduit des choses et on hybride. Les images de la ville qu'ils prétendent rejeter (la *Active Retirement Community* notamment¹⁵), ce sont tout de même des images qui définissent leur vie. On leur a expliqué toute leur vie que c'est ça qu'ils vont vivre, qu'ils travaillent pour ça, qu'ils reçoivent de la publicité pour ça, des discours, des récits, etc. Et finalement, on a à La Posa un regroupement de personnes d'un âge extrêmement homogène, c'est-à-dire entre 55 ans minimum et 75-80 ans, qui sont tous Blancs (il y a une personne de Puerto Rico dans mon enquête, sur les 500 personnes que j'ai rencontrées). Ils font du golf, qui est l'activité ultime de la *Active Retirement Community*, du moins dans le Sud-Ouest¹⁶. Ils font des balades en ATV, mais c'est parce qu'ils sont dans le désert. C'est ce qu'il y a à faire à cet endroit, ils seraient à la mer, peut-être qu'ils pêcheraient. Et finalement, ils produisent des jugements de valeur vis-à-vis des personnes qui vivent dans les *Active Retirement Community*. Ils me parlent de leurs anciens amis en Idaho, là d'où ils viennent, et qui eux sont restés là-bas, qui n'ont jamais voulu descendre à Quartzsite, qui passent leur hiver devant la télévision, parce qu'il y a 3 mètres de neige et que de toute façon, tu ne peux rien faire d'autre : « Ils passent leur temps devant la télé et ils voient leurs ventres qui grossissent. Et finalement, ils finissent gros. Moi, tu vois, je suis dans un corps sain parce que ce matin, je suis allé courir avant l'entretien », etc. Ils ont reproduit ces discours, mais de manière totalement inconsciente. Ils ont l'impression

d'être dans un discours de rupture, et finalement, ils sont totalement dans un discours de reproduction. Mais d'un point de vue de la socialisation, ça, ce n'est pas du tout surprenant.

SD. Effectivement, quand tu parles de leur pratique du désert pour aller chercher des pierres, pour se balader en ATV, en même temps, c'est surtout de la contemplation et de la discussion entre eux, la sortie est un prétexte à cela, le désert un décor "fait" pour cela. J'ai pensé un peu en te lisant aux enquêtes de Bernard Kalaora à Fontainebleau sur l'appropriation de la forêt par les pratiquants de loisirs¹⁷. Le rapport à la forêt y semblait médié par cette espèce de cercle d'intimité qui est tracé autour d'eux, qui fait qu'ils sont en forêt, mais qu'en même temps, c'est une forêt un peu particulière, c'est la forêt dans leur espace domestique. Je me demandais s'il y avait la même chose avec le désert, qui est quand même plus compliqué, on va dire, à s'approprier que la forêt de Fontainebleau. Est-ce que finalement, on se l'approprie ? Est-ce une extension du domaine du loisir, et du coup d'un loisir collectif à La Posa, ou est-ce que c'est quelque chose qui a une vie propre et qu'on essaie de s'approprier, de domestiquer ?

DF. J'ai de la peine à qualifier leur rapport à l'environnement... Je te dirais qu'il y a deux déserts. Il y a le désert qu'ils habitent, qui est La Posa, dans lequel ils ont réussi à créer un espace d'habitat, où il y a les aménagements autour des camping-cars. Il y a la présence du BLM, il y a les poubelles, etc. Donc ça, c'est un espace apprivoisé par le BLM d'abord, et ensuite par eux. Et ensuite, un deuxième désert dans lequel il faut se rendre, dans lequel il faut aller. Ça peut être beaucoup par la marche, mais aussi beaucoup par les ATV et par la recherche de pierres précieuses ou d'or. Et là, on est vraiment dans le *wilderness*. On est vraiment dans cette image américaine d'un monde à découvrir au-delà de la frontière. On faisait par exemple des balades en ATV de 12 heures. C'était extrêmement long, et très contemplatif en effet. Mais parce que pour eux, le désert, il faut aller le chercher activement. Au bout de douze heures, on commence à découvrir une certaine flore, mais aussi une certaine faune, qu'on ne peut pas avoir à proximité immédiate de la ville. Il y a aussi des Amérindiens qui ont habité là, et dès qu'on voit une pierre qui commence à vaguement ressembler à quelque chose, on dit « Voilà, ça c'est un artefact amérindien ». Je ne sais pas en fait si c'est vrai ou pas ! Il n'empêche, tout ça, il faut le découvrir et il faut l'apprendre, et c'est une activité propre. Et quand tu parles de contemplation... Ma foi je n'en parle pas forcément beaucoup dans le livre, mais il y a beaucoup d'usage de drogue. Par exemple, avant de se mettre à chercher des pierres, et donc la recherche elle dure pendant trois heures... Et puis pour les sorties en ATV, ils boivent aussi beaucoup, ce qui fait qu'il y a une espèce de... Comment dire ? C'est la transe du désert. Il y a une drogue qui monte, une transe qui se met en place, en même temps que tu t'enfonces dans le désert. Donc, il y a de l'herbe, il y a de l'alcool, il y a du LSD. Et le désert, il est aussi support et produit de ça.

Illustration 4 - Les balades en ATV : l'occasion de découvrir la richesse cachée du paysage du désert

Auteur : D. Frati, février 2018.

SD. La Posa, le désert, ce sont des milieux qui sont durs pour les corps. Même en hiver, tu parles dans ton livre de la poussière, du soleil qui mord quand même très fort. Et du froid, la nuit aussi. Tes enquêtés, ils passent leur temps à dire : « J'en avais marre de pelleter de la neige », pour ceux qui vivaient dans les États du Midwest ou de l'Eastern Seaboard. Et en même temps, il y a des dimensions très physiques, enfin très corporelles, à assimiler quand on arrive dans le désert, des difficultés presque physiologiques à s'adapter à l'Arizona. Est-ce qu'adapter son corps, c'est quelque chose qui est ressorti dans les récits de l'arrivée ?

DF. Pas tant que ça en fait. On m'a beaucoup parlé du vieillissement, de la vieillesse, sur le ton du « Toi tu es jeune, tu verras, plus tard ! ». Mais les deux facteurs de vieillissement les plus importants de la population de La Posa, ce sont l'alcool et l'indice UV. Il y a David qui dort en tente, qui me raconte que, effectivement, dormir sur le sol, ça te tire toute ta chaleur corporelle. J'ai mis des photos de David dans le livre, des photos où on le voit installé sous un magnifique arbre. J'ai passé des dizaines d'heures à l'ombre de ce magnifique arbre. Et quand je revois David au moment de faire mon quatrième et dernier terrain, il est installé au milieu de rien. Quand je dis au milieu de rien, il n'y a rien. Il s'est mis à un endroit où il n'y a que des cailloux, et il n'y a plus d'arbre, plus rien. Je dis « Mais qu'est-ce que tu fais là ? Attends, on a passé tout l'hiver dernier sous un arbre, on était bien, non ? » Et il me dit « Non, moi, le soleil, je m'en fous. Moi, ce n'est pas ça le problème, mon problème, c'est le vent ». Quand tu arrives avec un point de vue extérieur, tu les vois vieillir d'une année sur l'autre, parce que c'est spectaculaire comment ils vieillissent d'une année sur l'autre. Suzee, je l'ai revue l'année dernière, ça faisait huit ans que je la connaissais. Ce n'est plus le même visage. Tu arrives avec ces observations-là, mais en fait, eux, ils sont en train de faire des rapports très pratiques de la vie par rapport à l'environnement. Et effectivement, ils préfèrent déblayer du sable et de la poussière plutôt que de pelleter de la neige. Honnêtement, je pense que le froid et la neige, c'est plus violent que la chaleur quand tu as 75 ans. Ils me parlaient tous de leurs articulations, des effets très directs du froid.

Mais aussi, ça touche, je pense, à une question importante qui est celle du repos. Pour Suzee, le seul problème dans le désert c'est qu'elle ne peut pas prendre de douche parce qu'elle ne peut pas lever des gros bidons d'eau au-dessus de sa tête. Elle n'arrive pas à chauffer l'eau non plus. Donc, elle va prendre des douches chez des amis qu'elle a en ville. Du coup, il y a toute une économie de la répartition, de à qui je demande, de à quelle fréquence j'y vais, *etc.* pour aller prendre des douches. Et je me souviens d'une scène particulière dans la vie de Suzee, qui est survoltée, qui fait tout le temps la fête et tout le temps des courses, en gros, pour le dire vite. Il y a un moment, elle sort de la douche chez une amie à elle. Et là, elle se pose. Et là, je vois Suzee qui a vraiment tout son corps qui se pose sur un fauteuil. Et c'est la première fois que je la vois ainsi. Et il y a cette scène qui est vraiment amusante, de prime abord, c'est qu'elle discute avec son amie. Elles se parlent toutes les deux et elles ne s'écoutent pas du tout. Elles parlent en même temps. Elle pose une question, elle dit autre chose. Et en fait, au début, je me dis, qu'est-ce que je vais noter de cette scène ? Elles ne s'écoutent pas, toutes les deux. Et en fait, le statut de cette conversation, l'importance de cette conversation, était ailleurs. Il était juste de se poser avec une amie, sans homme, à l'instant T., pour pouvoir souffler, à l'ombre, au sec après une bonne douche. Et peu importe ce qu'on se disait finalement. L'enjeu n'était pas du tout là. Et donc, la question de la santé est là, mais aussi l'aspect repos du corps, au quotidien même.

Personnellement, j'ai eu très froid la nuit. C'était terrible, ce froid du désert. Tu as des écarts de 30 degrés entre le jour et la nuit, et vivre dans les camping-cars, c'est vivre dans une boîte aux murs épais comme du papier à cigarette. Tu peux te protéger du chaud avec de la clim' mise à fond, mais tu ne peux pas te protéger du froid.

SD. La fin de l'ouvrage est poignante, quand tu évoques la mort de David, on la sent venir, et tu mélanges cette dimension personnelle dans ta conclusion scientifique, en écho à la dédicace de ton ouvrage. Tu réponds aussi dans cette conclusion à l'une des grandes questions qui est celle de la santé et des besoins de santé, laquelle évidemment, plus on avance dans l'âge, plus elle prend de l'importance. Et ce qui est frappant, c'est quand même la grande fragilité de ce pacte social de La Posa. Il y a des gens qui ne reviennent pas d'une année sur l'autre, parce qu'ils sont malades et qu'ils doivent se soigner, des gens qui disparaissent purement et simplement, qui sortent du circuit. La Posa n'apparaît finalement que comme une étape dans des trajectoires de vie complexes, exactement comme la Active Retirement Community est une étape, puis quand elles ne sont pas médicalisées, dès que tu commences à ne pas être en bonne santé, tu la quittes pour aller dans des établissements de soins. Et donc, la dimension "parenthèse enchantée" du séjour à La Posa, qui est jouée dans ce qu'on te présente de la communauté, finalement, elle est réelle mais elle est bornée. C'est vraiment une parenthèse, autant une parenthèse spatiale qu'une parenthèse temporelle dans la vie des gens, parce qu'en fait, on sait qu'au coin de l'été, il peut se passer quelque chose.

DF. La fin, c'est un élément central de la structure sociale des habitants de La Posa. La fin, c'est à dire le fait d'arrêter de venir, le fait qu'une personne arrête de venir. C'est une idée qui est partout, tout le temps. Au point qu'au début de ma thèse, je me demandais si je n'allais pas faire une thèse sur la mort, sur La Posa comme un espace de mort particulier. C'était ça qui était ressorti de mon mémoire de master 2. Finalement, je suis parti sur d'autres choses, mais pour moi, c'était vraiment quelque chose de très présent, de très spectaculaire. Une des premières personnes que j'ai rencontrées, c'était des gens qui avaient 93 ans, un couple, tous les deux 93 ans, et ils me parlaient de s'acheter un nouveau camping-car. Il y a des gens qui refusent ainsi

l'impossibilité de revenir. Donnie il me disait qu'il voulait être enterré ici, à La Posa. C'est parfaitement illégal, et personne n'a jamais été enterré à La Posa... Il y a des gens pour qui c'est impossible de concevoir ça comme une étape parmi d'autres. C'est leur nouvelle maison. Là, tu vois que la rupture est complète avec la vie d'avant.

Il y en a qui sont plus pragmatiques, ceux qui sont moins pauvres, qui ont une famille plus présente, qui ont peut-être une maison suffisamment grande pour pouvoir y aller, et qui disent qu'ils gardent un pied dans leur vie d'avant, en pensant aussi au fait qu'il va falloir rentrer à un moment donné. Pour ceux-là, c'est plus une parenthèse. Pour ce qui concerne les besoins de santé à La Posa, ce qui est sûr c'est que l'offre est totalement absente. De manière générale, tu as un problème de santé publique à La Posa, notamment par rapport à l'alcool. Et l'État est totalement absent. J'ai vu une fois une ambulance venir à La Posa pour quelqu'un qui faisait un problème de cœur. Ça coûte extrêmement cher de faire venir une ambulance, d'autant plus que les ambulances ne viennent pas de Quartzsite, mais de Parker, plus au nord, ou même de Phoenix.

Ça nous renvoie à l'étude des sociétés dites eskimos par Marcel Mauss, c'est qu'il y a un communisme pendant une certaine saison, avec une vie sociale très dense, mais c'est une société qui est très atomisée pendant l'autre saison, ils vont chacun dans leur coin. Il y a un personnage du livre qui s'appelle Paul, on le voit sur l'une des photos que j'ai publiées. C'était quelqu'un que j'aimais beaucoup. Il était très discret sur ses déplacements l'été. Il ne voulait pas dire où il allait, il y avait une certaine pudeur, il trouvait que ce n'était pas intéressant de le dire, mais bon, il était très discret. Et il y a un jour où il n'est plus venu. Et on s'est dit « Bon, ben voilà, en fait, il est tombé. » On sait qu'il avait eu un accident l'année précédente. Il s'était soigné, mais il avait encore des vertiges de temps en temps. Et c'était clair pour tout le monde : « Voilà, Paul a eu des vertiges sur une route, sur son vélo, il est tombé, il a été renversé par une voiture ou un camion ». Et Paul n'est plus venu. Et personne ne sait ce qu'il est advenu de Paul. Et ça, c'est normal et courant, en fait, à La Posa. C'est normalisé. Alors, ça ne veut pas dire que ce n'est pas douloureux, que les gens ne regrettent pas la mort de leurs camarades, mais c'est totalement normalisé et totalement clair.

SD. David Frati, merci !

NOTES

1. Le BLM est un service du Département de l'Intérieur et chargé d'administrer les terres fédérales (NDT).
2. Les RV Parks sont des genres de campings réservés aux camping-cars, et proposant notamment des blocs sanitaires et parfois des salles de convivialité (NDT).
3. Les *Active Retirement Communities* sont des produits immobiliers non médicalisés et destinés aux seniors en bonne santé, dans lesquels le sport (golf notamment) et la sociabilité entre seniors sont centraux (NDT).

4. Un ATV (*All Terrain Vehicle*) est généralement un quad, et en tous les cas un véhicule tout-terrain léger dont la conduite est réservée aux voies privées (NDT).
 5. Un *wash* ou *arroyo* dans le Sud-Ouest étatsunien est un lit de rivière asséché, l'équivalent d'un *oued* nord-africain (NDT).
 6. Goffman E., 1973 [1959]. *La Présentation de soi. La Mise en scène de la vie quotidienne*. Paris, Éditions de Minuit.
 7. Halbwachs M., 1997 [1950]. *La Mémoire Collective*. Paris, Albin Michel ; Löw M., 2015. *Sociologie de l'espace*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
 8. Cottureau A., Marzok M.M., 2012. *Une famille andalouse. Ethnocomptabilité d'une économie invisible*. Paris, Éditions Bouchène.
 9. *Anatomie du paysage* (1977) ; *Physiologie du paysage* (1979) ; *Une vallée dans la ville* (1980) ; *Pathologie du paysage* (1987), ENS Fontenay/St Cloud (production), Pierre Sanson (réalisation), Philippe Pinchemel (dir. scientifique), Jean-Louis Tissier (scénario).
 10. Lefebvre H., 1974. *La production de l'espace*. Paris, Anthropos.
 11. Reynaud A., 1981, *Société, espace et justice. Inégalités régionales et justice socio-spatiale*. Paris, PUF.
 12. Série télévisée à succès de la fin des années 2000 créée par Vince Gilligan.
 13. Vallès J., 1866, *Les réfractaires*. Paris, Librairie Achille Faure.
 14. Lahire B., 2011. *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*. Paris, Ed. Pluriel.
 15. McHugh K.E., 2003. Three Faces of Ageism: Society, Image and Place. *Ageing and Society*, vol. 23, n° 2, p. 165-185.
 16. L'un des modèles historiques d'*Active Retirement Community*, Sun City, est d'ailleurs situé à deux heures de route de La Posa, dans la banlieue Ouest de Phoenix.
 17. Kalaora B., 1985. *Le Musée Vert. Radiographie du loisir en forêt*. Paris, L'Harmattan.
-

INDEX

Thèmes : Sur l'écrit

AUTEURS

DAVID FRATI

David Frati, *David*. frati.david@gmail.com, est chargé de recherche au CNRS et membre de l'UMR Lavue, Equipe Mosaïques, Université Paris Nanterre. Il a publié récemment :

- Frati D., 2023. « Tu peux vivre ici pour un dollar par jour. C'est le moins cher qui soit ! » Le désert de La Posa (Arizona), un espace de vieillissement pour des réfractaires au travail. In Clerval A., Gardesse C., Rivière J. (dir.), *Inégalités et rapports de pouvoir en ville : actualité de la critique urbaine*. Paris, Éditions L'Oeil d'Or.

- Frati D., 2021. « Il va sûrement avoir besoin de quelque chose à boire pour ce soir... » Ethnographie des échanges d'alcool d'une femme déclassée dans le désert d'Arizona [accessible sur HAL]. *Monde Commun*, vol. 6, n° 1, p. 54-69. URL : <https://inserm.hal.science/UNIV-PARIS10/hal-03414889v1>

- Frati D., 2021. Sociologie d'une architecture sans architectes : étude des pratiques d'aménagement de l'espace dans un rassemblement d'habitats mobiles en Arizona. *SociologieS*

[En ligne]. URL: <http://journals.openedition.org/sociologies/17379> - DOI: <https://doi.org/10.4000/sociologies.17379>

SOPHIE DIDIER

Sophie Didier, IRL 3157 Iglobes CNRS/University of Arizona/ENS-PSL. Elle a publié récemment :

- Morange M., Didier S., 2024. Governing street trading in post-apartheid Cape Town: Neo-colonial or neo-liberal order? *Canadian Journal of African Studies / Revue canadienne des études africaines*, vol. 58, n° 1, p. 1-24.

- Didier S., 2024. Parc de loisirs et espaces thématiques, des modèles mondialisés de loisir/tourisme ? *Teoros. Revue de recherche en tourisme* [En ligne], 2024, vol. 43, n° 1. URL: <http://journals.openedition.org/teoros/12974>

- Didier S., Gomes P., 2022. Enseigner la controverse en urbanisme grâce à *Show Me A Hero* [accessible sur HAL]. *Espaces et sociétés*, n° 184-185, p. 201-217. URL: <https://hal.science/hal-03293887v1>